

Arno Calleja, recueils choisis 2003-2007, par Eric Darsan

Une sélection de neuf textes choisis parmi le fonds disponible à la bibliothèque du [Cipm](#), dans cette veine vivante, vibrante, initiatique, philosophique et poétique explorée par le poète Arno Calleja, et publiés entre 2003 et 2007.

Tirer à vue le fil de pens-er/-ée, à tout crin jusqu'à em-/dé-brouiller l'écheve(a)ux, voir ce qu'il devient, à quoi il mène. Resserrer les liens, former des boucles, s'e(n)m-mêler et, sans chercher le sens, le sentir, le goûter, à travers. Une langue autre, rapide, poétique, hypnotique et virevoltante de derviche tourneur. Où la recherche devient geste devient écrit devient parole devient salive devient corps devient rythme devient agir devient geste devient boucle devient performance devient danse dense et transe. Un mouvement, un univers, un style, une manière d'art brut, naïf, intime et rituel, drôle et saisissant de justesse, puissant et sans manières, qui forment une matière à penser propre et singulière (« – ici on fait la vie – on n'explique pas – » Arno Calleja, *criture*, p.13).

quelqu'un cherche.

merci d'accélérer.

tout le monomonde monologue.

dans.

aujourd'hui, vous savez.

Les éditions précipitées, 2003

Cinq petits ouvrages de trois à vingt pages, minces et nerveux, sans majuscule ni point – avec juste ce qu'il faut de gras pour mettre l'accent sur le titre de chacun – vibrants d'une poésie animale et débridée, primitifs et beaux à pleurer, qui se croisent et se rejoignent dans une édition numérotée limitée à cinquante exemplaires.

quelqu'un cherche. de toutes les manières. possibles dans le corps du texte jeté en travers de la page. dans tous les sens, sexes et membres et corps et soi et autres entrés en devenance.

merci d'accélérer. de toutes les matières. particulières, syn-thé-/cré-/tiques, ex-statiques, étirer la présence, l'existence, le mouvement.

tout le monomonde monologue. de toutes façons. verbales plus que nominales, orales au fond,

organiques en corps, rapides, cycliques, vocales, sexuelles et introspectives.

dans. les hôpitos, gens fous comme des Papous qui rappellent, plagiat par anticipation, le [Voyage en bonhomie](#) d'Ana Tot, blocs de textes qui se heurtent comme dans les colonnes de journaux, les jeux vidéo, comme les gens se heurtent au dedans dans les écoles les usines les maisons dans ta tête dans les immeubles dans un livre dans un lit.

aujourd'hui, vous savez. entre la chose dite et à venir entre la parole et le sexe la bouche la mort et son action l'histoire de tout cela mêlé dans la sensation et le sens de tout cela, la vie, l'oubli, le vide, et la chose, toujours, entre la vivance et la parlure.

cheval, la maladie, texte Arno Calleja, illustration Ilya Green, les éditions du monstre, 2004

cheval. Quatre pages de textes, jambes au cou sans ambages ni (em)patte(ment)s, r/v au rdv, puis six recto. Un texte Apache et Appaloosa, sans majuscule, mais bourré de points. Six lustrations n/b et trois colorées à la fin. Le tout relié par un fil rouge. Trame ou bobine, détail. Comme au microscope, sous l'objectif. Cinq fois puis, au verso : détail du détail. Un je volontaire – « je veux » – vient se frotter, se confronter au cheval sous toutes les coutures possibles. Vitesse – « on n'arrête pas la vitesse. tout est vitesse. Rien ne s'arrête. » – enfance : on fonce, org-a-/-o-nique – « l'énergie d'animo nous anime. » – vers l'absurde et l'onirique et le trou de l'égo(ut). C'est dément, c'est emporté – « on court toultan » – sauvage jusqu'au [Saccage](#), jusqu'à l'[Eniq](#) final, jubilatoire.

la maladie. Un beau, drôle et tragique, récit qui sonne juste et résonne en une quinzaine de pages et quatre illustrations. Aux antipodes du *cheval*, car gorgé de majuscules sans point, de « On » bien ronds qui prospèrent comme des rombières avant de disparaître totalement au profit du je. Le manger d'abord, comme ça, très vite, la suite, loghorratoire, pour dire ce qu'il en est, comment tout ça a commencé – les bonbons et puis la, ou plutôt les, maladies, bénignes, mais pénibles qui se multiplient comme les personnages qui en sont victimes, la faute au vieux, aux vieilles qui ont refilé tout ça – et puis le parler ensuite, laboratoire, pour se libérer, se guérir de maux plus ancrés, et l'énergie, encore, libérateur, jusqu'à la boucle et « Je rapporte mes découvertes à l'État et l'État subventionne la révolution et la maladie est l'avenir de la révolution ». L'ouvrage a fait des petits, formats rouges plus hauts que larges, en 2006.

criture, éditions inventaire/invention, 2006

Soixante-quatorze pages pour lire la critique dans le texte. Des points, seuls ou par deux, des virgules, mais point de majuscule — « la critique est une violence. la critique est directe (...) je vois des textes dans ma tête. » Un texte magnifique en forme de manifeste. Beau comme du proto-slam, comme du Programme (*Mon cerveau dans ma bouche*). Du nerf optique et végétal et animal aux noms ou non colorés au souffle (« la critique c'est facile, c'est une respiration ») silencieux au sexe à la simplicité (« je vais au simple. il y a dans le simple une intensité qui me fait parler plus fluide. il y a dans le simple une intensité qui me fait penser plus vite. je vais au simple. je vais parler. ») à la nudité à la phénoménologie (« en croyant être dans le sens on ressasse beaucoup de conneries. ») à la sensation à l'expérience (« on ne m'a rien appris que je n'ai moi-même appris, il suffit de vivre pour apprendre, les livres ne servent pas, ou si peu, j'attends toujours le livre qui m'apprendrait à vivre ») à la cruauté (« j'écris en animo ») à l'agir – je viens (« j'ai l'obsession de ça, l'obsession d'une pensée agissante, l'obsession d'une pensée violente ») – à l'énergie au corps, encore et toujours, les gens et toumonde et le vide et le plein et la vie et la mort et la fin.

à la bétonnière, le quartanier, collection Phacochères, 2007

Sans truisme, mais à la truelle, dans/vers/à la bétonnière, se remplissent une trentaine de pages qui interrogent le langage et sa formation, ainsi « l'enfant dit je suis l'enfant je concasse les granules du mot en sable à la bétonnière et la phrase prend et c'est le commencement » et la matière et la manière en roulis se rép-a/-ondent et abondent fabrique(nt) du sens en tous, mais avant, mais comment commencer on le sait, mais le fait s'efface devant l'impératif à moins que ça ne soit l'inverse la déverse droite tout d'abord comme un i se développe, s'éloigne, se reprend enfin – ce qu'il faut de ba-/lan-gage – retrace l'histoire d'avant la chute, reprend corps jusqu'au trivial et tente de s'en extirper, d'atteindre la juste distance entre soi et soi l'esprit la parole la matière et d'en s'en extirper encore, englué sans se saisir jamais, se raccrocher à rien dans ce récit sans ponctuation aucune que celle de lettres qui se déversent tout autour sans truisme ni truelle, dans/vers/à la bétonnière.

*

Entre flux de conscience et conscience du flux, du sens, des mots, de la ponctuation, de l'importance et de l'attention qui leur sont accordées en retour, Arno Calleja propose et prose et pose une poésie importante, nécessaire, dont la matière, bien sentie et bien pensée, organique et incarnée au cours de lectures viv(ant)es, nombreuses et sans cesse renouvelées, évolue depuis plus d'une quinzaine

d'années, prend forme et fond sous nos yeux et entre nos oreilles, nous saisit et nous interroge sans discontinuer.

Une poésie juste, elliptique, faite de silences et de mouvements, qui se prononce et s'articule, redonne corps à la présence par la distance qu'elle produit. Un sub-/ob-jet philosophique et poétique intime et extime, existentiel et essentiel, étrange et familier, opératoire et sincère, qui engage réellement, pleinement et superbement, le poète, s'extirpe de – et modèle jusqu'à – la gangue, la peau, l'os et la sève de la vie elle-même.

Ces neuf recueils, microfictions microéditées, aux exemplaires rares devenus introuvables, témoignent de l'exigence et du chemin parcouru par leur auteur au gré de, et depuis, ses premières publications.

Le dernier livre d'Arno Calleja, *Tu ouvres les yeux tu vois le titre* est sorti le 16 mars 2018 chez [Le Nouvel Attila](#). Arno Calleja est également le co-créateur de la revue [Muscle](#) avec Laura Vasquez.

[Un extrait](#) de *à la bétonnière*, lu par Arno Calleja sur Lyrikline.

Eric Darsan, avril 2018